Les cahiers disparus

Les yeux perdus au plafond, Gabrielle suit du regard les fissures dans leurs moindres détails. Deux jours sans nouvelles. Le côté droit du lit est froid, pas une première, mais cette fois, aucun voyage professionnel ne justifie l'absence. Sa première pensée avait été une autre femme : le réflexe habituel face à un homme de quarante ans au passé sentimental chargé.

Ce matin pourtant, c'est autre chose qui l'étreint. Une inquiétude froide, plus lourde que la jalousie. La petite part en classe verte aujourd'hui, et Gérard n'est pas là. Il avait promis. Qu'il déçoive sa fille, Gabrielle ne peut pas le concevoir.

Sur le trottoir, les enfants s'agitent autour de leurs parents. La petite, elle, serre sa valise à deux mains. Son regard inquiet et triste cherche Gabrielle. La femme lui pose doucement la main dans le dos.
— Il a eu un empêchement au travail. Tu sais comment c'est. Il voyage souvent, c'est juste un contretemps.
La fillette hoche la tête, son sourire bloqué.
— Il sera là vendredi pour venir te chercher.

¤¤¤¤¤

Dès que le car quitte l'école, Gabrielle file au poste de police du Val d'Escaut, rue de Berne. En poussant la porte, une odeur de café tiède et de transpiration froide l'accueille, elle a juste envie de partir.

C'est une jeune inspectrice qui la reçoit. Stylo en main, visage fermé, elle écoute sans broncher. Gabrielle a l'impression de parler à un mur. La policière remplit le procès-verbal sans lever les yeux.
— Dans ce type de situation, la piste de l'écart amoureux reste la plus probable. Affirme-t-elle.

Gabrielle tente d'expliquer que décevoir sa fille n'est pas dans les habitudes de son compagnon. Elle veut bien admettre qu'il pourrait ne pas être fidèle, ou l'être de façon relative.

L'inspectrice s'appuie sur les statistiques. Il est courant que certains hommes, une fois la quarantaine atteinte, s'éclipsent quelques jours pour vivre une aventure amoureuse secrète.
Gabrielle repart déçue. Elle a réussi à se contenir, mais elle espérait trouver une police plus impliquée.

Avant de monter se coucher, elle l'appelle sans compter. Chaque fois, elle tombe sur sa voix, calme et rassurante, qui l'invite à laisser un message. Mais depuis deux jours, pas de rappel.

Elle finit par dénicher un service de géolocalisation en ligne, paie une somme indécente. Il lui faut une heure pour installer l'application sur son téléphone. À minuit, l'outil confirme que le

portable a été localisé deux jours plus tôt, en fin d'après-midi, près du zoning de Froyennes, sur le parking de son employeur.

Elle reste pétrifiée devant l'écran. La stupeur et la colère envahissent ses pensées. Aucune hypothèse ne s'impose vraiment, surtout pas celle d'une fugue amoureuse ; il serait rentré pour sa fille. Rien ne colle. L'accident aurait été signalé à la police, et rien de secret entoure la vente de compléments alimentaires.

Elle bout de rage, espérant juste qu'il n'est pas parti une semaine avec une assistante ou une cliente fortunée. Il a toujours eu envie de pratiquer l'échangisme, lui proposant des "échanges" avec plusieurs couples de leur entourage. Elle a systématiquement décliné. En cinq ans, elle n'a jamais soupçonné la moindre liaison, mais elle reste convaincue que certains séminaires lui ont offert quelques opportunités.

Cependant, lors de ses voyages, il appelle chaque jour pour parler à la petite, souvent en visioconférence. Sa relation avec sa fille passe avant tout.

¤¤¤¤¤

Le lendemain matin, déjà trois jours qu'il a disparu.
En fin d'après-midi, elle se rend au dojo. Elle frappe des poings, des pieds, puis recommence. C'est la seule façon de tenir, de ne pas se cogner la tête contre les murs. Puis, elle retourne au commissariat. Cette fois, la jeune inspectrice paraît un peu moins froide. Elle promet de lancer des recherches.

Le vendredi matin, elle revient au poste de police, rue de Berne. Un quinquagénaire chauve la reçoit. Il s'enfonce dans son fauteuil, comme s'il cherchait un ancrage solide.
Il sort de la poche intérieure de sa veste un petit carnet noir, usé aux coins. Avant de l'ouvrir, il fait lentement rouler entre ses doigts une vieille pièce de dix francs belges, puis la range machinalement.
Il consulte ses notes.
— Aucune trace de votre compagnon. Pas le moindre mouvement bancaire. Son portable reste introuvable depuis trois jours.
Il referme un instant le carnet sans quitter Gabrielle des yeux.
— Vous savez... Dans une disparition volontaire, il y a toujours une trace. Souvent plusieurs retraits d'argent, un achat caché, une location de véhicule.
Il marque une pause.
— Là... Rien.
Il attend visiblement une confidence de Gabrielle. La femme arbore une moue muette, les bras écartés en signe d'impuissance.
— S'il s'agissait d'un enlèvement, vous auriez déjà reçu une demande de rançon.
— Aucun appel. Aucun courriel. Aucun message. Répond-elle.

L'inspecteur hoche lentement la tête. Il rouvre son carnet, y inscrit deux mots, puis le referme avec précaution.
— Les disparitions m'inquiètent rarement les trois premiers jours. Après trente ans de métier, on finit par reconnaître les fugues, les adultères, les dépressions...
Son regard se fait plus sombre.
— Celle-ci ne me plaît pas.

¤¤¤¤¤

Vendredi, quinze heures. Depuis sa sortie du commissariat, elle n'éprouve qu'une envie : vomir. La petite rentre de classe verte aujourd'hui, et son père est toujours introuvable. La fillette adore son père, il est son soleil. Que lui dire ?

Elle repense à leur dernière sortie au parc Astérix, à cette nuit passée dans un hôtel du parc. Alice avait souri tout le week-end. Gérard avait veillé à ce qu'elle profite de chaque attraction. La fillette avait été parfaite, pas le moindre caprice.

Gabrielle marche vers l'école comme un zombie. Elle doit être là pour la petite. Elle doit tenir. Elle se poste sur le trottoir, juste derrière les autres parents, rayonnant à l'idée de retrouver leur enfant. La gorge nouée, elle regarde le car se garer. Les premiers enfants descendent en hurlant leur joie.
Alice est toujours parmi les dernières. Elle attend.

Une main lui attrape le bras.
— Suivez-moi, s'il vous plaît.
Gabrielle blêmit. Elle marche mécaniquement, les yeux rivés sur les pavés de la cour, tandis que la directrice l'entraîne dans son bureau.
Assise face à celle-ci, elle l'écoute. La femme parle doucement, pesant chaque mot.
— Un homme s'est présenté mardi. Il avait une procuration signée par le père. Il a emmené Alice.
Le sol se dérobe. Gabrielle s'effondre en hurlant. La directrice, désemparée, ne sait plus quoi faire. Elle appelle les urgences.

¤¤¤¤¤

Gabrielle reprend ses esprits à l'hôpital, allongée sur un brancard sous la lumière blafarde des néons. L'urgentiste lui prescrit des anxiolytiques d'une voix calme. Il ne peut rien faire de plus. On va la conduire dans une chambre commune pour qu'elle se repose.

Elle reste là, vidée, les yeux fixés au plafond, un plafond étranger. Le lendemain matin, les deux inspecteurs arrivent dans la chambre, alertés par les services d'urgence et la directrice. L'inspecteur chauve ouvre son carnet noir et lui apprend qu'un homme est venu récupérer la petite, muni d'une procuration signée par le père et prétextant un accident familial.

La jeune inspectrice ajoute qu'un signalement national a été déclenché. La classe verte se tenait à la campagne, dans une ferme pédagogique à moins d'une heure de la France. L'enseignante qui encadrait le groupe n'a pas retenu le modèle du véhicule. Elle a conservé la procuration, actuellement analysée par les services techniques.

Son carnet noir, ouvert, l'inspecteur l'interroge sur les raisons qui pourraient expliquer l'enlèvement de la fille et du père. Gabrielle tombe des nues : elle n'a pas d'argent, juste une maison à crédit et des dettes banales. Rien qui puisse motiver un enlèvement ; ni pour le père ni pour la fille.
— Votre partenaire pourrait être mêlé à des activités qui dérangent.
— Il vend des pansements et des compléments alimentaires, pas des fusils-mitrailleurs de la FN.
— Peut-être dispose-t-il d'une belle fortune, avance le chauve en s'enfonçant dans sa chaise.
— Pas que je sache : il vit chez moi depuis cinq ans, touche un bon salaire avec de belles primes, mais sa maison a été vendue lors de son divorce… Son ex-femme est partie s'installer en Indonésie il y a cinq ans, et n'a plus donné signe de vie.

Gabrielle observe que les inspecteurs se montrent bien plus présents depuis la disparition de la fillette, mais que celle du père les déroute. L'hypothèse d'une fugue aux raisons superficielles ne tient plus. L'enlèvement de l'enfant par un intermédiaire retient toute leur attention.

L'inspecteur précise que les accompagnateurs de la classe verte n'ont pas été particulièrement alertés par le comportement de l'homme ; la fillette semblait le reconnaître. Un oncle, peut-être ? Un grand-père ?
Gabrielle affirme que son compagnon est fils unique, sans famille connue.

Les médecins lui imposent de rester hospitalisée plusieurs jours. Les anxiolytiques et autres sédatifs font leur effet ; elle n'a pas la force de s'attarder sur la disparition de ces deux êtres qui lui sont chers. Mais en fin de nuit, quand les cachets du soir perdent leur emprise, elle bascule à nouveau dans l'enfer.
Les scénarios les plus sombres l'assaillent. La peur ne la quitte pas ; elle attend des nouvelles des policiers. On ne disparaît pas sans laisser de trace, encore moins avec une petite fille de neuf ans.

¤¤¤¤¤

Après une semaine de repos forcé, les nuits hantées par des scénarios catastrophes autour de l'enlèvement de la petite, elle rentre chez elle avec une seule idée en tête : trouver la vérité.

Elle monte au bureau. Les questions de l'inspecteur lui reviennent. Elle commence à fouiller, méthodiquement d'abord. Mais au troisième tiroir, la méthode cède la place à la frénésie. Elle retourne les tiroirs sur le sol. Une heure passe. Et soudain, elle la voit, scotchée derrière le panneau du fond d'un tiroir : une enveloppe.

La colère monte d'un coup. Elle arrache l'enveloppe, arrache le scotch, déchire le papier, renverse tout sur le bureau. Des lettres. Des photos. La première photo : une blonde splendide, très élégante, debout devant un écrin de verdure planté de palmiers. Elle ne la reconnaît pas, mais quelque chose dans ce visage la perturbe. Puis des photos de groupe. Puis la même femme, plus jeune, à peine vêtue de lingerie, souriant à l'objectif.

Elle passe toutes les photos en revue. La blonde est partout, une élégance naturelle, une manière de provoquer sans en avoir l'air...
— Sale porc. Il me trompe avec cette salope.
Quand elle a tout retourné une deuxième fois, il est trois heures du matin. Elle s'effondre sur le sofa, les photos éparpillées autour d'elle.

¤¤¤¤¤

Le lendemain matin, après une nuit agitée, elle prend une douche. Elle a besoin de retrouver des sensations simples : l'eau chaude sur sa peau, la douceur du savon. Ces instants réveillent son entrain. Après sa douche, alors qu'elle descend l'escalier, son regard tombe sur du courrier qui a chuté sur le carrelage. La boîte aux lettres a craché son contenu, et là, posé sur le dessus : un cahier bleu : un cahier de la petite.

Elle se précipite, le ramasse, l'ouvre directement. L'écriture d'Alice, appliquée, avec ces « tés » qui penchent toujours vers la droite. Des exercices de français. Des annotations en rouge dans les marges. Un simple cahier scolaire, pas le message qu'elle espérait. Elle prévient les enquêteurs sans attendre.

L'inspectrice et son collègue arrivent dans l'heure. Gants enfilés, cahier posé sur la table, ils l'examinent en silence. C'est l'inspecteur chauve qui tourne les pages, une à une, cherchant un signe, un indice.

Gabrielle reste dans l'encadrement de la porte, bras croisés, mâchoires serrées. L'examen s'étire. Puis le policier chauve se cale contre le dossier de sa chaise et lève les yeux vers elle :
— Les notes sont bizarres. Un dix avec cinq fautes. Ça ressemble à un code. On l'emporte.

L'inspectrice interroge :
— Avez-vous, dans votre couple, un code pour communiquer à l'abri des regards ?
Elle fait non de la tête. Elle précise que leur vie est paisible. Ordonnée. Sans secrets, sans jeux. Elle ajoute :
— Nous ne sommes pas toujours du même avis, mais nous nous parlons sans détour. Pas de cachotteries, peut-être a-t-il l'occasion de profiter de sa liberté lors de séminaires.

L'inspecteur chauve fronce les sourcils ; l'inspectrice, intriguée, invite Gabrielle à développer.
— Je ne sais pas vraiment. Il a parfois envie de pimenter les choses, j'ai toujours refusé. Son travail l'entraîne parfois quelques jours à l'étranger. Je n'en sais pas davantage. Ce n'est pas une raison pour enlever la petite.

Les enquêteurs hochent la tête, reprennent le cahier. L'inspectrice confirme qu'une équipe scientifique va l'analyser. Une fois qu'ils sont partis, elle s'affaisse dans le canapé.
Les grandes affaires non résolues lui reviennent en mémoire : Julie et Mélissa, les tueurs du Brabant, la champignonnière. Autant de dossiers où la justice a tourné en rond. Chaque fois, le même schéma : quand les criminels savent réfléchir, ils gardent une longueur d'avance.

Elle en est persuadée : si elle s'en remet à eux, elle ne reverra jamais la petite. L'examen du cahier aurait dû lever le voile sur des secrets. Mais si quelqu'un avait voulu lui faire passer un message, il aurait été bien plus clair.
Elle cherche à comprendre l'intérêt de fausses notes… Elle se lève, arpente le salon : elle aurait dû garder ce cahier.

¤¤¤¤¤

Après une nouvelle nuit, où elle a revécu plusieurs fois les dix derniers jours. Angoissée, l'estomac tordu, elle descend l'escalier par habitude. Elle ressent un coup de massue quand elle aperçoit un nouveau cahier au pied de la boîte aux lettres.

Les notes sont cohérentes cette fois, rien d'anormal. Elle le jette au sol de rage. La couverture plastique s'ouvre en claquant, et une enveloppe s'échappe, glisse sur le carrelage.
Elle s'accroupit, l'ouvre. Elle l'examine : c'est l'écriture de la petite. Des ratures partout. Pourquoi avoir demandé d'écrire à la fillette et pas découper des lettres dans un journal pour produire une "lettre anonyme" ?
Les larmes aux yeux, elle lit la feuille.

Maman Gabrielle,
Tout va bien, je suis avec papa, c'est lui qui dicte.
Il dit que tu dois faire le gros dos comme moi quand tu me grondes.
Tu dois endormir la basse-cour, il ne faut rien leur dire.
Certains sont des Judas, dit papa.
Dans quelques jours, il t'enverra un signal pour nous rejoindre.
Ensuite, tu brûles ce papier comme dans les mauvais téléfilms à la télévision.
Bises, la petite.

Gabrielle s'effondre sur le tapis, la lettre entre les mains. Elle la lit, la relit. Puis elle se relève péniblement, s'accrochant au bord de la table, ébranlée, sans savoir quoi faire.
Une seule certitude s'impose : c'est la petite qui a tenu ce stylo. Elle est avec son père.

Des inconnus auraient pu mentir. Envoyer une lettre tapée, un message vocal. Mais Gérard n'aurait jamais fait écrire sa fille si ce n'était pas vrai. Ce message, elle doit le déchiffrer.
Il reste vague, peu explicite. Il lui demande de ne pas alerter la police, même plus : de les manipuler. Il ne leur fait pas confiance.

Mais pourquoi devrait-elle, elle, lui faire confiance ? Il lui a menti. Les photos de la blonde. Et maintenant cette lettre…
Elle a envie de hurler, de tout fracasser. Elle se retient. Elle sait que la discrétion est la seule voie pour retrouver la petite. Le pire, c'est cette sensation de vide, elle sait aussi qu'elle ne pourra plus vivre sans elle. Cette enfant est devenue sa raison d'être depuis qu'elle est entrée dans sa vie. Son métier de rédactrice a perdu son attrait. Dix jours d'absence, avant, cela ne serait jamais arrivé, même malade, elle aurait travaillé, sans entrain, mais elle n'aurait jamais abandonné son travail.

Gabrielle tourne en rond dans le salon. Chaque pensée la ramène au même point mort. Gérard n'a laissé qu'une consigne : attendre le signal. Pas d'autre option. Elle va continuer à harceler la police pour les tenir occupés, ne jamais mentionner les cahiers, ne jamais laisser échapper qu'elle a eu un contact, juste les noyer dans son inquiétude. Pas besoin de jouer la comédie. Depuis ce matin, plus de dix mouchoirs froissés, trempés de larmes gisent sur la table du salon.

¤¤¤¤¤

Trois jours, la même routine : le matin, dès l'ouverture, elle se rend au commissariat de la rue de Berne, toujours les mêmes questions, jamais de réponses. Elle a bien senti qu'elle tapait sur les nerfs du vieil inspecteur chauve. En quittant le poste, elle longe l'école, comme si la petite allait en sortir et rentrer déjeuner à la maison. De retour chez elle, elle passe parfois un coup de fil à une collègue, davantage pour tuer le temps que par véritable envie de travailler.

Chaque après-midi, deux heures au dojo. Frapper, encaisser, frapper encore plus fort, vider la colère, les frustrations, et tenter de retrouver un semblant de sérénité pour tenir face à la réalité. Elle rentre vers sept heures du soir. Cuisiner pour elle seule est un supplice. Ce soir, elle a acheté une pizza à proximité du dojo. Elle n'a pas vraiment faim, mais elle se force. Pour "combattre", il faut être "fit". Si elle lâche, elle deviendra très vite une loque sans ressort.

Le vendredi soir, en rentrant, un troisième cahier l'attend au pied de la boîte aux lettres. Elle le feuillette. Très vite, elle remarque que les titres des exercices sont tous raturés, barrés d'un trait épais. Elle reporte sur une feuille blanche les mots encore lisibles. Un message, c'est certain. Gabrielle, concentrée, ne réfléchit pas quand la sonnette retentit, mécaniquement, elle va ouvrir.

Le vieil inspecteur et la jeune inspectrice se présentent et entrent sans vraiment demander la permission. À peine dans le living, ils repèrent le cahier. L'enquêteur chauve se précipite sur lui, le saisit, le feuillette à toute vitesse; on lit dans son regard une colère grandissante.
C'est l'inspectrice qui la reprend.
— Nous avions été clairs : nous informer immédiatement de tout élément nouveau.

Gabrielle bafouille :
— C'est juste un cahier de la petite, comme les autres.
— Vous ne comprenez pas : si vous voulez qu'on les retrouve, vous devez collaborer.

Gabrielle ne cherche pas à dissimuler ; ses traits sont durs, elle se tait. L'inspecteur quinqua prend enfin la parole.
— Madame, si ce cahier est un message, il faut le soumettre à la scientifique. Ils ont l'habitude de ce genre de casse-tête.
— Inspecteur, jusqu'ici vous pataugez. Il y a dix jours, vous ne m'avez pas crue, puis mon mec était volage. Résultat : dix jours de perdus.
— Madame… Trente ans de métier. Je sais que l'attente est insupportable. Une enquête prend du temps. Nous maîtrisons la situation.
— Si vous le dites, lâche Gabrielle, avec une pointe d'ironie.
Les enquêteurs, visiblement préoccupés, ne relèvent pas. Ils repartent avec le cahier et la feuille où elle a consigné les dix premiers fragments de message.

¤¤¤¤¤

Le week-end est insupportable. Les souvenirs de cinq ans de vie commune avec son partenaire reviennent sans cesse…
Elle revit leur rencontre, cinq ans plus tôt, lors d'une soirée karaoké, un repas buffet dansant à La Petite Cour à Roubaix. Elle y était venue avec deux amies, elles aussi célibataires malgré elles. Lui était là avec ses collègues, une soirée team building. Avec ses amis, ils les avaient toutes les trois invitées à danser à la fin de la séance de chant, puis ils avaient passé la soirée ensemble, ses amies étaient parties assez tôt. Elle était restée ; quand elle se sentait désirée, elle ne pouvait résister. Elle n'a jamais été farouche ; même elle est très friande de tête-à-tête, et particulièrement de corps à corps. Elle avait invité Gérard chez elle.

À l'époque, il était a priori sans relation. Il ne s'est jamais vraiment ouvert sur son passé amoureux, sinon pour dire qu'il appréciait les partouzes, où les femmes, après un premier round, allumaient les hommes en se butinant. Elle a toujours refusé. Elle n'est pas bisexuelle.
Elle soupire, repense à leur première nuit, sourit. Il avait été élégant, charmeur, attentif… Elle avait craqué.

Dix jours plus tard, il s'installait dans sa maison de cité. Depuis, elle avait été comblée, même si elle avait vite compris que la fidélité n'était pas son point fort. Il avait toujours été très discret, jusqu'à sa disparition, il y a deux semaines.

¤¤¤¤¤

Le lundi, l'inspecteur revient seul. Il a percé le message.
Gabrielle le fusille de questions.
— Madame, du calme, nous progressons. Votre partenaire est mêlé à un trafic. Son poste de commercial en produits pharmaceutiques lui donne accès à des « produits » qui ne peuvent pas circuler librement.
— Ça n'a rien à voir avec la petite.

— Nous l'ignorons encore. Ce que nous savons, c'est qu'il s'agit d'un trafic mafieux, orchestré via une société-écran liée à son employeur. Je ne peux pas aller plus loin : c'est une enquête en cours, hors de mon périmètre.
— À quoi servez-vous ? Deux enlèvements, et ce n'est pas votre priorité ?
— Je n'ai jamais dit ça. D'abord, deux disparitions : la fillette certainement avec son père.
Gabrielle éructe.
— Pourquoi ? Idiot comme hypothèse.
— Je sais juste, d'après mes collègues, votre partenaire serait un maillon central d'un réseau illégal de « produits pharmaceutiques ».
— Je ne vous crois pas.
— Calmez-vous. Nous cherchons la petite, mais nous craignons qu'elle soit en France…
— Ce n'est pas ma première enquête sur une disparition. Si la fillette a été enlevée ; notre seule chance est d'être méthodique, ils vont commettre une erreur ; et certainement vous contacter.

Quand l'inspecteur chauve la quitte, une seule certitude s'impose à elle : son partenaire est en fuite. Sa fille est avec lui. Il ne lui reste qu'à attendre son signal, comme la lettre de la petite le demande.

¤¤¤¤¤

Le cauchemar s'étire. Trois jours sans nouvelle, trois jours pendant lesquels son cerveau est un circuit de vitesse pour pensées noires. Gabrielle ne peut pas travailler. Chaque matin, à peine levée, elle recommence à fouiller. La nuit lui a soufflé qu'elle avait raté quelque chose d'essentiel, alors elle démonte le bureau, sort les bacs de la remise, les retourne, les vide avec une énergie mue par la rage de tout perdre.

En milieu d'après-midi, à l'heure où elle allait chercher la petite à l'école, c'est la crise. Les larmes, la colère, l'envie de tout fracasser. Son seul exutoire : le dojo. Une séance de karaté, des frappes, encore des frappes, le seul moyen de retrouver un semblant de calme. Son entraîneur a compris, il sait pour la disparition de la petite. Il joue le sparring-partner sans poser de questions.

Quand elle pense à Gérard, la rage monte d'un coup.
— Pourquoi cet enfoiré a-t-il fait du commerce illégal ? Avec leurs deux salaires, ils vivaient plus qu'aisément !

Le jeudi matin, l'inspecteur revient avec une tête d'enterrement. Gabrielle ne peut retenir ses larmes, elle crie. Il la force à s'asseoir, lui dit de se calmer, mais son ton génère une panique qui la possède au plus profond de son ventre. Quand elle finit par s'asseoir, elle pleure doucement.
— Nous avons retrouvé le cadavre de Monsieur Vandevelde hier soir dans un parking abandonné.
Gabrielle demande en criant.
— La petite ?

L'inspecteur chauve, visage fermé, sort son carnet noir, se cale sur sa chaise avant de parler.

— Votre compagnon a été retrouvé mort à côté d'une camionnette de son employeur. Le cartable de la petite était dans le coffre. Aucune trace d'Alice. Juste que la présence du cartable nous confirme qu'elle était avec son père

Il prend le temps d'expliquer. L'homme a été exécuté deux jours plus tôt. La fillette reste introuvable. Il souhaite qu'elle aille reconnaître le corps à l'institut médico-légal, puis au commissariat. Ils ont quelques questions à lui poser.
— Je ne pourrai pas.
Elle s'effondre. Les larmes repartent de plus belle.

L'inspecteur l'accompagne. Il a compris qu'elle n'aura pas la force d'affronter ça seule. Après la reconnaissance du corps, les larmes de Gabrielle se tarissent. Ils se retrouvent dans son bureau au commissariat.

Il lui montre une vidéo, visiblement enregistrée à son intention. Son compagnon parle à la caméra, d'un ton calme, presque serein. Toujours cette façon qu'il avait de rester faussement détendu quand tout s'effondrait. Il explique qu'il appartient à une organisation de trafiquants. Qu'il s'est caché pour leur échapper ! Il lui demande de protéger sa fille : ils pourraient l'enlever pour le faire chanter.

Gabrielle explose. Elle accuse la police d'être incompétente, menace d'appeler la presse, crie au scandale. L'inspectrice l'emmène dans une salle de réunion. Une psychologue, appelée en renfort, les y rejoint.

Gabrielle ne tient pas en place. Elle marche par à-coups, tourne en rond. La psychologue doit la convaincre de se calmer, lui suggère de mettre des mots sur ce qu'elle ressent. Après une heure, la façon de parler de Gabrielle s'apaise. Les cris et les larmes s'espacent.

L'inspectrice revient. Elle lui explique que les truands cherchent peut-être à récupérer une preuve : une clé USB, un dossier. Si la petite a disparu, c'est peut-être qu'ils l'ont enlevée. Gabrielle doit collaborer.
— Je ne sais rien, à part les cahiers, et vous les avez.

Un silence. L'inspectrice évoque un autre indice : un stock de médicaments, un fichier sur l'ordinateur.
— J'ai tout fouillé. Dans la chambre, j'ai démonté le bureau, vidé les tiroirs, jeté le contenu de la bibliothèque par terre. Tout.
— Dans la remise, j'ai retourné tous les bacs de rangement.
— À la cave, que de vieilles choses. J'ai tout inspecté. Rien.

Gabrielle se calme. Son visage reste tendu, mais elle répond aux questions suivantes avec une voix maîtrisée. La psychologue esquisse un sourire, la femme semble apaisée.

¤¤¤¤¤

Quinze minutes plus tard, Gabrielle quitte le commissariat d'un pas pressé, hèle un taxi et rentre chez elle.

À peine la porte franchie, elle ne prend pas le temps d'accrocher sa veste. Elle monte les escaliers en courant jusqu'au grenier, vers un endroit qu'elle a toujours évité : la malle métallique que son partenaire avait apportée le jour où il s'était installé.

La malle est là, au fond, sous une vieille couverture. Elle ne l'a jamais ouverte, même par curiosité ; une volonté ferme de ne rien céder sur le chemin du libertinage.

Elle soulève le couvercle. Des cassettes VHS, des vidéos X, une collection de son compagnon. Près d'une centaine de pochettes à ouvrir une à une. La première l'oblige à lire le titre : "Soirée chez la marquise". La couverture montre une photo d'un domaine, devant celui-ci, une femme décente au-dessus de la ceinture, en dessous… Elle soupire. Elle vérifie que la cassette correspond bien à la pochette. C'est du cul, sans surprise. Elle ne peut les visionner, ils n'ont pas de lecteur VHS.
Elle contrôle chaque cassette.

Plus de trente pochettes s'accumulent à côté de la malle. Celle qu'elle examine vante un show lesbien lors d'un salon d'érotisme, mais à l'intérieur, pas de cassette. Juste une enveloppe en papier kraft.
Le cœur de Gabrielle s'emballe. Elle déchire maladroitement l'enveloppe. Une clé USB tombe sur le sol, accompagnée d'une petite fiche cartonnée avec des notes.
Elle attrape la clé, abandonne les cassettes en tas, descend au bureau et place la clé dans le port USB de l'ordinateur.

De nouvelles vidéos, téléchargées depuis des sites web : toujours des orgies, souvent des scènes entre femmes. Elle soupire, classe les fichiers par type. Un seul document Word se distingue, au nom peu explicite : « Véronique & la Sveltalyse ».
Un sourire amer. Le nom d'une autre femme. Elle l'ouvre, quatre pages seulement. Réflexe immédiat : se l'envoyer par mail pour en garder une copie dans le cloud, puis elle le lit attentivement.

Un premier "chapitre" où Gérard décrit l'organisation du réseau. Le groupe se procure des produits amincissants fabriqués dans un laboratoire clandestin, camouflé dans une bergerie située au cœur du Vercors. Sur certaines photos, des chèvres. Elle comprend que le laboratoire est une cave creusée sous la bergerie. La distribution passe par des officines de parapharmacie, où plusieurs vendeurs stagiaires ont été "corrompus".

Au milieu du document, un tableau intitulé « décès suspects à la suite d'un AVC », des dates associées à des noms de clientes. En fin de document, une autre liste de noms assortie d'un numéro de portable. Les rôles sont précisés, plusieurs noms suivis du terme « revendeur » entre parenthèses.

Elle trouve aussi le nom de la femme mentionné dans la lettre découverte avec les photos. Une complice dans le réseau, désignée « team leader ». Et un cinquième nom dont elle ne parvient pas à identifier le rôle.

Elle imprime les quatre pages, descend les relire dans le salon, récupère les photos et la lettre cachées dans le bureau. La femme qu'elle n'arrivait pas à situer est la supérieure hiérarchique de Gérard.

La dernière phrase de la note la fige : Gérard soupçonnait que l'organisation avait un contact dans la police. L'inspecteur chauve avait laissé entendre que son partenaire avait conclu un accord pour témoigner en échange d'une remise de peine. Elle ne doit plus rien dire aux policiers.

La colère et l'angoisse de ne jamais revoir Alice l'aveuglent. Une envie violente, viscérale, de tout casser. Mais son expérience lui a appris une chose : agir sous le coup de la colère, c'est la pire décision possible.
Ses pensées tournent en boucle, bloquées sur un seul point : cinq ans de mensonges. Cinq ans de trahison. Cinq ans à se sacrifier pour lui, pour eux, pour une vie de bonheur à trois. Et maintenant, elle va tout perdre. Lui est mort. La petite a disparu. Elle est seule, détruite. Ne rien faire, c'est accepter de s'enfoncer.

Des doutes l'assaillent concernant la supérieure hiérarchique de Gérard, mais elle n'a aucune certitude. Elle fouille la remise, manipule les sachets de poudre qu'elle avait pris pour de l'engrais lors de sa première fouille. Elle y découvre des codes sibyllins. Elle les relève, les note sur un bloc, cherche sur internet une éventuelle signification. Rien.
Le soir, quand elle fait le point, elle n'a qu'une seule piste concrète : l'adresse de la Grande Blonde. Demain, elle lui rendra une visite de courtoisie.

¤¤¤¤¤

Elle a glissé dans la boîte à gants une farde contenant une copie papier du dossier de Gérard et les photos. Elle roule au ralenti dans le quartier Belva, repasse plusieurs fois devant la maison de la Grande Blonde, puis se gare un peu plus loin. Après plusieurs passages, elle n'en sait pas plus sur cette femme.

Vers dix-sept heures, elle va récupérer chez elle des carnets de loterie de l'école de la petite et se lance dans un porte-à-porte, jouant la démarcheuse. Elle commence sa tournée en sonnant chez les voisins de la Grande Blonde.

Dans la première maison, un homme d'une cinquantaine d'années la congédie sans politesse. Elle a tenté de savoir qui pourrait acheter des carnets dans le coin, sans résultat. À la maison suivante, personne ne répond. Sa quatrième tentative est plus chanceuse : une femme âgée, veuve, qui s'ennuie de ses petits-fils et dont le seul passe-temps est d'épier ses voisins, lui ouvre grand sa porte.

Gabrielle prend plaisir à discuter avec elle. Elle abandonne vite le prétexte des billets de loterie et relance les confidences au fil de questions glissées au bon moment. Elle apprend que le quinqua d'à côté est un vieux radin, que sa voisine de droite est une belle cougar qui change de jeune partenaire chaque semaine.

Gabrielle ne bouscule pas la vieille dame. Elle oriente doucement la conversation :
— La maison avec le parc en façade, elle est magnifique. C'est une société de jardinage qui l'entretient ?
La vieille femme répond avec enthousiasme.
— Oui, une belle femme brillante, PDG d'une entreprise pharmaceutique. Une société de jardinage passe toutes les deux semaines. Il paraît que c'est sa boîte qui paie tout.

Gabrielle sort une photo de la Grande Blonde avec Gérard. Elle apprend que cette femme fortunée est toujours impeccablement habillée, change de voiture tous les deux ans, reçoit parfois des visites masculines en semaine. Mais la vieille dame habite trop loin pour en savoir davantage. Elle confirme toutefois qu'elle vit seule, le week-end, pas la moindre visite discrète, elle vérifie quand elle promène Titou, son petit caniche.

Gabrielle regagne sa voiture. Elle a réussi à "interroger" quatre voisins en vendant quelques cartes. Elle se dirige vers la superbe villa de la Grande Blonde, sonne et attend. Mais c'est alors que la jeune inspectrice surgit dans son dos.
— C'est quoi cette histoire de billets de loterie ? Je vous croyais en deuil.
— Des billets pour l'école de la petite.

Gabrielle se retourne lentement et dévisage l'inspectrice, visiblement agacée de la trouver là.
La porte de la villa s'ouvre sur une femme élégante, souriante.
— Bonjour, que puis-je faire pour vous ?
— Ce n'est rien, répond l'inspectrice. Madame est une importune, une vendeuse à la sauvette. Je m’en occupe.
La blonde élégante sourit.
— Bonjour inspectrice. Merci pour votre vigilance, la police protège enfin les braves citoyens.

L'inspectrice entraîne Gabrielle par le bras. La porte se referme derrière elles au moment où elles atteignent la route.
— Dites, au lieu de me filer, vous feriez mieux d'enquêter sur le meurtre de mon partenaire et la disparition de la petite. Ce n'est pas moi qui l'ai enlevée !

La jeune inspectrice apprécie peu l'agressivité de Gabrielle. Elle la recadre et lui ordonne de se présenter le lendemain matin au poste. Elle l’avertit : si elle n'est pas à l'heure, le panier à salade viendra la chercher.

¤¤¤¤¤

Gabrielle rentre chez elle, hors d'elle. Elle est la victime, et c'est elle qu'on remet à sa place. La justice traîne les pieds, comme toujours. La grande blonde aurait dû être entendue depuis longtemps s'il existe vraiment un trafic de drogues. La police empêtrée dans des scrupules absurdes. Elle se rappelle ce Bruxellois qui avait retrouvé son vélo volé, mais la police avait refusé d'intervenir, le nouveau propriétaire l'ayant peut-être acheté honnêtement… Gabrielle en est certaine : cette femme est impliquée. La police par contre n'est pas convaincue, elle va s'en charger.

Le lendemain matin, à neuf heures, elle gare sa Clio rouge devant le commissariat. La colère a mijoté toute la nuit. Une demi-heure plus tard, elle se retrouve face à la jeune inspectrice, qui l'interroge sur sa présence dans le hameau de Belva. Gabrielle confirme : elle vendait des tickets de loterie.

— Vous vous foutez de moi ? Des tickets de loterie, alors que votre compagnon n'est pas encore enterré ?
— Le corps est encore à la morgue. Je dois m'occuper !
L'inspectrice insiste. Gabrielle la coupe.
— Plutôt que de me harceler, avez-vous du nouveau sur l'enlèvement de la petite ? Vous enquêtez, oui ou non ?
— On enquête, mais on ne peut rien dire.
— Oui, comme pour Julie et Mélissa.
— Madame, calmez-vous et répondez à mes questions. Vous nous cachez quelque chose.
— Mais vous me faites… Je n'ai pas le droit de vendre des tickets de loterie, c'est ça ?
L'inspectrice se lève. Son agacement se lit sur son visage.
— Il y a deux semaines, si vous m'aviez écoutée, mon partenaire serait encore en vie.

Gabrielle se lève à son tour et marche vers la porte. L'inspectrice tente de l'arrêter. Par réflexe, encore sous l'emprise de la colère, Gabrielle la repousse brutalement. L'inspectrice tombe. Le gardien de paix doit intervenir.
La jeune policière sort de la pièce. Gabrielle est contrainte de s'asseoir et d'attendre en salle d'interrogatoire.

Au bout d'une heure, l'inspecteur chauve entre, accompagné de sa collègue. Il annonce une perquisition à son domicile. Gabrielle s'égosille :
— Vraiment incompétents ! Aller fouiller chez moi, alors que je suis la victime ! Vous êtes de mèche avec les truands, ou quoi ?
La jeune inspectrice s'apprête à répondre. L'inspecteur la retient, puis se tourne vers Gabrielle.

— Vous nous cachez quelque chose. Que faisiez-vous devant chez Madame Grégoire ?
— Je l'ai dit : je vendais des billets de tombola. Dans ce quartier, les gens ont de l'argent, ils achètent sans hésiter. En une heure, tout était parti.
— Des bobards ! Lâche la jeune inspectrice.

Un quart d’heure plus tard, ils sont chez elle, elle est debout au milieu du salon, elle les regarde. Ils fouillent toute la maison, de fond en comble. Gabrielle ne dit rien. Le regard froid, la colère rentrée, elle semble calme. La clé USB est au fond de son sac. Les feuilles imprimées et les photos, elles, sont dans la voiture restée devant le commissariat.

Les deux inspecteurs remarquent que la maison a déjà été retournée.
— Qui a fouillé ? Demande-le chauve.
— Moi. Je n'ai rien trouvé. Qu'est-ce que vous cherchez ?
— Tout. Rien. Un indice.
La jeune inspectrice se crispe. Elle vient de tomber sur la malle métallique et la collection de cassettes X.
Elle se retourne vers Gabrielle.
— Ne me dis pas que c'est une vie de couple bien rangée, ça. Plus de cinquante cassettes de cul ; êtes-vous des adeptes de partouze ?

L'inspecteur chauve n'a pas le temps de réagir. Gabrielle perd son calme, elle veut empoigner la jeune enquêtrice. Surprise, celle-ci crie. L'inspecteur, aidé des deux policiers en tenue, doit intervenir. Gabrielle se retrouve maîtrisée, puis emmenée par la police à l'issue de la perquisition.

¤¤¤¤¤

Trois heures en cellule, son sang n'a pas refroidi d'un degré. Arrêtée alors qu'elle est la victime, cette injustice lui est insupportable.

Quand un policier la conduit chez la commissaire, l'inspecteur chauve est déjà là. L'échange tourne vite à l'affrontement. Gabrielle leur reproche sans détour d'être peu concernés par la disparition d’Alice, mais garde le silence sur la clé USB. L’absence de réaction des policiers lui confirme qu'ils sont perdus. La commissaire tente de désamorcer :
— L'inspecteur va rédiger un PV de votre altercation avec notre collègue.
— Elle m'a injuriée, elle me méprise. Je suis la victime. Je porterai plainte.
— Calmez-vous. La justice prend du temps. Nous devons vérifier chaque information, plaide la commissaire.
— Elle vous a posé juste une question ? Vous interprétez ! Intervient l’inspecteur chauve.
— Demain, vous m'apporterez le cadavre de la petite.
Sa colère explose en sanglots. La commissaire suggère à l'inspecteur de la laisser souffler et de la raisonner.

Elle est assise depuis une heure devant son bureau. Sa jeune collègue a disparu. Il a commencé à prendre sa déposition, tout en jouant avec une vieille pièce de dix francs belges. Les interruptions s'enchaînent. Seule depuis dix minutes, une sérénité inattendue s'installe. Cela fait un moment que son regard est focalisé sur le carnet noir juste devant elle. Sur le coin du bureau, un dossier bleu portant le nom de la société de Gérard. Elle l'attrape. Elle l'ouvre.

Dix minutes plus tard, une gardienne de la paix la surprend. Quand l'inspecteur reprend l'entretien, sa patience est à bout.
— Vous devez nous faire confiance. On avance, même si c'est lent.
— Il n'y a rien dans votre dossier. Juste une Véronique Grégoire, présentée comme la maîtresse de Gérard. Pas un motif pour enlever une enfant.
— Madame, vous nous cachez des choses. Vous êtes agressive avec ma collègue. Ce n'est pas comme ça qu'on avance.
— Depuis le début, votre collègue me traite comme une simple femme trompée.
L'inspecteur la jauge, se caresse le menton, ouvre le dossier bleu.
— D'accord. Suivez-moi.

Il l'emmène dans une salle de réunion, sans caméra, sans micro. Là, il lui confirme qu'un trafic de produits pharmaceutiques illicites est suspecté. Plusieurs médecins ont signalé des AVC en lien avec la prise d'un produit amincissant. Gérard avait accepté de témoigner en échange d'un statut de repenti. Il craignait de perdre sa fille s'il finissait en prison.
— Vous mesurez la délicatesse de la situation.
Gabrielle se tait. Un torrent de sueur glaciale lui descend dans le dos.

L'inspecteur reconnaît que la disparition de Gérard fait suite, très probablement, à une indiscrétion. Il y aurait une taupe, sans doute quelqu'un provenant d'une boîte de sous-traitance. Le personnel intérimaire est impossible à contrôler. Il ajoute :
— Madame Grégoire semble impliquée. Vous ne devez pas interférer. Si elle se méfie, vous rendez notre tâche très compliquée.

Gabrielle écoute sans broncher.
— C'est vrai, nous n'avons aucune trace de la petite. Pas de demande de rançon ? Pas de chantage ? Demande-t-il.
— Quel genre de chantage ?
— Pour récupérer une preuve que votre partenaire aurait cachée chez vous. C'était le but de notre perquisition.

Il lui demande de rester chez elle, de les tenir informés de tout nouvel élément et de leur faire confiance. Il lui rend le premier cahier.
— Rien de suspect là-dedans, mais il garde le second : un message à décoder.

Pas calmée, remontée, motivée à agir, elle joue le jeu. Elle va jusqu'à proposer de présenter des excuses à l'inspectrice, reconnaît qu'ils accomplissent leur travail dans des conditions difficiles. L'inspecteur chauve semble la croire, ou il préfère cette version à un nouveau pugilat oral avec une victime, devant tout le commissariat.

¤¤¤¤¤

Il est dix-huit heures quand elle rentre chez elle. Toujours aucune nouvelle, toujours pas de demande de rançon ; les poulets noyés dans la marmelade. Le lendemain, elle rendra visite à Véronique Grégoire. Elle se souvient de sa fiche dans le dossier, elle regrette n'avoir pu la prendre en photo, son téléphone lui ayant été saisi dès son arrivée au poste.

Elle retourne à leur ordinateur, lance une recherche sur Véronique Grégoire, fouille la messagerie, les répertoires personnels de Gérard, puis ses fichiers cloud. Toujours rien.
Elle reste perplexe : s'il avait vécu avec la sulfureuse Véronique, il aurait forcément laissé des traces.
Gabrielle abandonne ses recherches informatiques et se penche sur les deux cahiers en sa possession. Dans celui où était cachée la lettre, pas une autre écriture que celle de la petite. Elle a relu chaque page, mot à mot. Rien.

Elle entame la lecture du premier cahier, celui que l'inspecteur lui a rendu. Il avait raison : les notes sont incohérentes. Elle tente d'en saisir le sens. En examinant la ligne de la feuille correspondant à la note, en partant du haut de la page, pour le premier exercice évalué, la neuvième ligne : « Le lapin mange la salade. » Pas franchement un message secret explicite.

Méthodique, elle les note une à une. Arrivée au bout du cahier, elle lit les phrases copiées : un texte loufoque et incohérent. Épuisée et découragée, elle s'endort sur le sofa. Dans ses rêves, elle refait l'exercice de la soirée. Elle se réveille en sursaut et reprend, mais cette fois en comptant les lignes depuis le bas de la page. Le résultat n'est pas plus parlant.

Elle replonge dans le cahier, examine les notes, constate leur incohérence. L'hypothèse de coordonnées géographiques : latitude et longitude, ne tient pas : ça l'enverrait à l'autre bout du monde. Elle soupire, convaincue qu'il y a un sens caché.
Elle parcourt de nouveau toutes les notes. Certaines sont vraiment très étranges : sept sur neuf, treize sur seize. D'autres carrément intrigantes : huit sur cinq, neuf sur six. Elle bondit de sa chaise et laisse éclater sa frustration : deux chiffres sans lien apparent, c'est absurde.

Elle se rassoit, les yeux au plafond, quand de vieux souvenirs d'exercices de mathématiques remontent à la surface. Un éclair : les notes sont des coordonnées sur la page, lignes et colonnes. Une façon de désigner un mot par sa position dans le texte. Elle revient au début du cahier. À chaque note correspond un mot. Elle les recopie un à un sur une feuille blanche. Un message, enfin : « Dans le grenier, chez la maîtresse, avec la petite fille. »

Impossible que ce soit son institutrice, elle était dans le car. Improbable : une intérimaire, arrivée en milieu d'année, venue de la Gaume. L'autre piste : la grande blonde, sa supérieure hiérarchique. L'inspecteur lui a dit qu'ils avaient été amants. Elle ne le savait pas. Demain matin, à l'aube, avant que la belle Véronique ne parte travailler, elle lui rendra une petite visite de courtoisie.

¤¤¤¤¤

Il est cinq heures du matin. Gabrielle roule au ralenti, sans bruit. Elle approche du quartier Belva et commence par un tour complet du petit hameau. La veille, elle avait repéré un chemin discret pour garer la voiture, à trente mètres à peine de la villa. Elle s'y gare. Ce matin, elle porte une tenue de sport et des baskets.

La propriété est entourée d'un grand jardin, le portail en fer forgé est ouvert. Une berline imposante est garée devant le garage. Gabrielle parcourt le jardin du regard, soigneusement entretenu, puis se glisse derrière un buisson.

À six heures trente, une lumière s'allume à l'étage. La femme vient de se lever. Gabrielle reste immobile, attend que la lumière migre vers le rez-de-chaussée.

Une demi-heure plus tard, elle sonne. Souriante. Elle sait qu'elle doit mettre son interlocutrice en confiance, la faire parler. Elle doit retrouver Alice.
La grande blonde ouvre la porte. Une grimace, un mouvement de recul, le geste déclenchent la colère de Gabrielle. Un coup de pied dans le sternum, sec, précis. L'autre recule, tombe, groggy. Gabrielle se jette sur elle, la maîtrise. La blonde, surprise et décontenancée, tente de résister. Gabrielle l'immobilise, assise sur sa poitrine.
— Je ne vais pas tourner autour du pot. Où est la petite ?
— Calme-toi !
Vive, Gabrielle lui attrape le bras droit, retourne son adversaire et lui tord le bras dans le dos.
— T'as besoin d'arguments plus percutants ?

La blonde gémit, incapable de riposter, cherche à se dégager.
— La petite. Parle, ou je te massacre. Tu as fait tuer mon mec, alors…

La femme souffle, à bout.
— Pitié… Non, je ne l'ai pas tué. Sa fille, il me l'a confiée. Ce n'est pas moi, je suis son amie.
— Menteuse.
Elle durcit la prise. La femme crie.
Une voix douce descend du haut de l'escalier.
— Arrête, Maman Gabrielle. Véro est une copine de papa.

Gabrielle lève les yeux. La petite est sur le palier, en pyjama, les pieds nus sur le bois. Un sourire furtif traverse le visage de Gabrielle. Mais elle ne relâche pas sa prise, le bras reste tordu.
— C'est elle qui m'a accueillie, papa… Pleure l'enfant.
— Descends.
La petite ne bouge pas.
— Papa m'a dit de rester ici.
Gabrielle sent son ventre se nouer. La petite connaît bien cette femme et pire, elle lui fait confiance.
— Papa ne reviendra pas. Viens.
La petite la regarde longuement, incrédule, puis descend une marche.
— Papa m'a dit de t'obéir si tu venais.

La blonde profite de ce moment de distraction pour tenter de se dégager. Gabrielle accentue sa prise. La femme crie sa douleur.
Gabrielle la retourne et l'attrape par le col.
— L'argent. Il te l'a confié, je le sais. Vite.
La femme hoquette.
— Tu te trompes.

La petite précise depuis l'escalier, d'une voix parfaitement calme :
— Elle a caché le sac de papa dans la machine à laver. Sous du linge sale.
Et, elle descend lentement les marches.

Véronique intervient.
— Alice va déjeuner, nous allons parler avec Gabrielle.
— Je n'ai rien à te dire.
— Oh, si ! Si Gérard a voulu être blanchi, c'est pour toi.
— Arrête, il me ment depuis cinq ans.

Véronique a un sourire amer, le bras douloureux.
— D'accord, tu es jalouse. Mais ton chéri avait un gros penchant libertin, comme moi. Il y a huit ans, après sa séparation d'avec sa première femme, on était ensemble. On avait de gros besoins d'argent.
— C'est toi qui l'as fait assassiner.
— Non, je voulais l'aider. Mais ils ont su pour son témoignage. Il est venu se cacher ici, bien plus discret que dans la cité.

Véronique lui explique qu'ils ont dû "protéger" la petite. Leurs complices auraient pu l'enlever pour forcer Gérard à sortir de sa planque. Puis, elle précise qu'il a été repéré en allant à la pharmacie chercher ses médicaments. Une des vendeuses a sans doute prévenu l'organisation.

— La petite était ici avec moi. J'ai décidé de la cacher et d'attendre. J'étais sûre que tu viendrais.
Elle précise ensuite.
— L'argent est dans le sac, dans la corbeille à linge sale. Prenez-le.

Gabrielle veut la ligoter. La femme tente de la calmer.
— Je vous en prie, vous vous trompez.
— Écoute, mon mec a été exécuté par tes complices et il y a une taupe dans le commissariat. À qui veux-tu que je fasse confiance ?
— Oui, des complices, mais mes ennemis aussi. S'ils apprennent que j'étais informée, je suis morte.
Gabrielle ne dit rien. Alice a le regard triste.
— Maman Gabrielle. Véro et papa étaient amis, elle est gentille.
— Lâche-moi, s'il te plaît.
— Non ! Vous mentez tous !

Gabrielle attrape le bras de la femme, fait pression. Véronique soutient son regard sans broncher.
— On doit parler, mais pas devant Alice. Insiste-t-elle.
— Maman Gabrielle, Véronique est aussi une amie de papa.
— Gabrielle, écoute-la. On échange calmement. Le combat de rue, ce n'est pas mon truc.

Gabrielle la regarde, pas convaincue. Véronique insiste :
— Je suis impliquée dans le trafic. C'est vrai !

Gabrielle lâche prise, se lève lentement. Véronique s'installe par terre, se frictionne le bras et observe Gabrielle qui prend la fillette dans ses bras, la soulève du sol, la serre contre elle.
La gamine a le visage chaud, les cheveux qui sentent le shampooing d'enfant. Gabrielle respire profondément et sourit.
— Mon papa t'aime beaucoup, souffle la petite. Tu es la plus gentille.
Gabrielle l'embrasse, la serre fort.
— On doit fuir, Alice. Pour échapper aux méchants.
— Véro a été gentille avec moi.
— Pas avec moi. Ce sont ses complices qui ont agressé ton papa.
— Non, elle n'aurait pas fait de mal à papa, j'en suis sûre.

Gabrielle se retourne au centre du salon. Véronique pleure, épuisée, elle aussi.
— Je te demande juste de me donner les preuves que Gérard a cachées.
— Maman Gabrielle, appelle la police, suggère la petite.
— Non. Ils voudront t'enlever, nous séparer. Ce sont des Judas, papa te l'a dit.
— C'est quoi un Judas ?
— Quelqu'un qui se prétend ton ami mais qui te veut du mal. Les pires.
— Véronique, elle n'est pas comme ça, plaide Alice avec douceur.
— D'accord. Attends-moi dans le couloir, je dois parler avec Véronique.

Véronique propose que la petite prenne son petit-déjeuner, tout est prêt dans la cuisine.
Alice obéit avec un sourire tendu. Gabrielle, toujours debout, domine Véronique.
— Assieds-toi, suggère la grande blonde.

Véronique dresse un bilan de leur situation. Ils étaient impliqués dans un trafic de produits amincissants, interdits en raison de leurs effets secondaires. Mais il existe une grosse clientèle prête à tout pour garder la ligne. À la suite de plusieurs incidents, l'organisation s'est fragilisée. Gérard, lui, avait changé depuis qu'il vivait avec Gabrielle. Il voulait arrêter pour elle et pour sa fille. Elle l'avait soutenu. Avec les incidents à répétition, la police est devenue de plus en plus soupçonneuse. D'ailleurs, elle avait évité de renouveler leur stock.

Quand l'organisation a appris que Gérard cherchait un statut de repenti, ils ont voulu l'empêcher de parler. Il est venu se cacher chez elle. Elle précise que l'organisation a très rapidement été

informée de ses intentions. Il n’a pas eu le temps de témoigner, elle est certaine qu’ils ont une taupe bien placée au niveau de l’enquête.
— L’inspectrice, demande Gabrielle, elle a tout fait pour ralentir l’enquête
— Pas certain, juste un doute.
Après un silence, Véronique
— Juste que Gérard ne devait pas mentionner mon rôle, je ne remplissais aucun rôle actif. Après sa mort, je savais que tu viendrais. J'étais sûre qu'il t'avait parlé de moi, même s'il a toujours juré avoir été discret.

Gabrielle ne répond pas. Gérard a aussi menti à Véronique. Son nom est mentionné dans le document.
— Pourquoi je te ferais confiance ? Tu vas appeler la police ou tes complices ?
— Non. Aucune raison d’appeler la police, il y a une taupe, mais encore moins l’organisation. S'ils apprennent que j'ai aidé Gérard, je suis morte.
Gabrielle la regarde, pas convaincue. Véronique insiste :
— Si vous disparaissez comme Gérard l'avait prévu, personne ne vous retrouvera… Même si je ne peux plus voir Alice, votre fuite m'arrange.

Gabrielle récupère le sac à dos et la valise de la petite.
— Ne perds pas de temps, sinon ils te prendront la petite.
Véronique se lève.
— Laisse-moi l'embrasser.

Alice les regarde depuis l'encadrement de la porte. Quand Gabrielle acquiesce d'un signe de tête, la fillette se précipite vers Véronique.

¤¤¤¤¤

Les embrassades terminées, Gabrielle emmène Alice. Elle balance le sac et la valise dans la Clio rouge. Trop risqué de retourner à la maison récupérer des vêtements au milieu de la cité : trop de témoins potentiels. Elle achètera des vêtements dans une zone commerciale à la sortie de Lille.

La petite s'installe à côté d'elle. Gabrielle récupère les quatre feuilles imprimées avec le plan de fuite préparé par Gérard. Elle doit partir, elle n'a plus le choix, sinon ce sera une lente descente en enfer, seule, sans la petite !

Elle suit le plan que le père d’Alice avait préparé. Après avoir franchi la frontière, elle s'arrête en pleine forêt et relit le document. Elle doit fixer les deux fausses plaques dénichées dans le grenier : deux plaques roses françaises destinées aux nouvelles immatriculations.

Après avoir lu plusieurs fois, et avoir remplacé les plaques d’immatriculation. Elle prend la route de l'Espagne, évite les autoroutes, et emprunte les départementales. Là-bas, un

appartement toujours au nom de la mère de Gérard, morte six ans plus tôt, les attend… La succession est en suspens, Gérard avait les clés.

La fille de Gérard, la tête appuyée contre la vitre, s'inquiète
— Maman Gabrielle, on a oublié mon cartable avec mes cahiers. Tu sais bien que papa veut que je fasse des exercices en vacances.
— Tu iras dans une autre école, avec de nouveaux cahiers, des cahiers moins tristes…
La petite finit par s'endormir pendant que Gabrielle roule avec une grande prudence, veillant à ne commettre aucune infraction.

Elle pourrait encore rentrer en Belgique et plaider sa cause auprès de l'inspecteur, mais peut-être est-ce jeter dans la gueule de la taupe. Elle déteste les muridés.
— Une race de nuisibles !

Elle est de plus en plus convaincue que la fuite est la seule option pour garder la petite. Dans un mois, le juge aurait dû signer l'adoption et elle serait devenue officiellement sa mère.